

CLAUDE TRESMONTANT

*Correspondant de l'Institut*

La question  
de l'Immortalité  
de l'Âme

FRANÇOIS-XAVIER DE GUIBERT

CLAUDE TRESMONTANT

*Correspondant de l'Institut*

La question  
de l'Immortalité  
de l'Âme

FRANÇOIS-XAVIER DE GUIBERT

PLAT RECTO

CLAUDE TRESMONTANT  
*Correspondant de l'Institut*

*Le présent fichier numérique ne saurait remplacer le fait de posséder soi-même ce livre.  
Il est utile pour prendre une première connaissance du contenu du livre afin de constater si celui-ci peut nous  
intéresser éventuellement. Il permet une recherche précise de mots ou d'expressions. Mais, pour une étude sérieuse  
du texte, pour pouvoir bien comprendre l'idée de l'auteur, pour les facilités que procure la prise en main d'un livre...  
mieux vaut se procurer le livre lui-même.  
Et il faut encourager les éditeurs à publier en livre cette œuvre !*

# **La question de l'Immortalité de l'Âme**

FRANÇOIS-XAVIER DE GUIBERT

## PLAT VERSO

La question de l'immortalité de l'âme a été embrouillée depuis *des siècles* parce que plusieurs manières de poser le problème ont été emmêlées et superposées. Dans la grande et noble tradition platonicienne et néo-platonicienne, l'âme est naturellement immortelle, parce qu'elle est d'origine divine. Elle est descendue, tombée dans un corps mauvais. Si elle se souvient de son origine divine, elle peut, par l'initiation, par la gnose, retourner à sa condition originelle.

Dans la tradition de la pensée hébraïque et chrétienne, le problème est beaucoup plus difficile, parce que l'âme humaine n'est pas créée ; elle n'est pas issue de la substance divine ; elle n'est pas tombée dans un corps mauvais ; *elle est créée à la conception*. Et donc la question de savoir si elle subsistera après la mort, dépend de la question de savoir si elle continuera d'être créée après la mort. Et selon le christianisme, pour entrer dans la vie éternelle, il faut consentir et coopérer à une nouvelle naissance, une naissance d'en haut, que Schaoul-Paulus appelle une *métamorphose*.

## DU MÊME AUTEUR

### *Aux mêmes éditions François-Xavier de Guibert (O.E.I.L.)*

Le Christ hébreu  
L'Évangile de Jean, traduction et notes  
L'Évangile de Matthieu, traduction et notes  
L'Évangile de Luc, traduction et notes  
L'Évangile de Marc, traduction et notes  
Les Évangiles : Jean, Matthieu, Marc, Luc. Traduction, introduction-présentation, lexique  
L'Apocalypse de Jean, traduction et notes  
Schaoul, qui s'appelle aussi Paulus. La théorie de la métamorphose  
L'Histoire de l'Univers et le sens de la Création  
Les premiers éléments de la théologie  
Le Prophétisme hébreu  
Les métaphysiques principales  
Les malentendus principaux de la théologie  
Problèmes de notre temps : Philosophie des sciences et métaphysique  
— Théologie, exégèse et politique — Israël et l'Église (chroniques de *La Voix du Nord*)  
La question du miracle à propos des Évangiles. Analyse philosophique  
Enquête sur l'Apocalypse

### *Aux Éditions du Cerf*

Essai sur la Pensée hébraïque

### *Aux Éditions du Seuil*

La Métaphysique du Christianisme et la Naissance de la Philosophie chrétienne

La Métaphysique du Christianisme et la Crise du XIII<sup>e</sup> siècle

Comment se pose aujourd'hui le problème de l'existence de Dieu  
Introduction à la Métaphysique de Maurice Blondel  
Les problèmes de l'Athéisme  
Introduction à la Théologie chrétienne  
La Crise moderniste  
Sciences de l'Univers et problèmes métaphysiques  
La Mystique chrétienne et l'Avenir de l'Homme

## DANS LA MÊME COLLECTION

1. L'activité métaphysique de l'intelligence et la théologie.
2. La Pensée de l'Église de Rome. — Rome et Constantinople.
3. La Question de l'Immortalité de l'Âme.
4. La Finalité de la Création, le Salut et le risque de Perdition.
5. La Prescience de Dieu, la Prédestination et la Liberté humaine.
6. La Présence réelle et la Transsubstantiation.
7. L'Opposition métaphysique au Monothéisme hébreu, de Spinoza à Heidegger.
8. Le Bon et le Mauvais. Christianisme et politique.
9. La Christologie du Bienheureux Jean Duns Scot, l'Immaculée Conception et l'Avenir de l'Église. — Suivi d'une Note complémentaire à propos du péché originel.
10. Judaïsme et christianisme.
11. Le plus ancien Commentateur de l'Évangile de Matthieu.

## TÉMOIGNAGES

*Mon maître.*

Jean Guitton.

*Un grand théologien catholique contemporain. Un admirable exégète de la pensée hébraïque.*

Mircéa Éliade.

*Ce philosophe ne porte pas enseigne. Il ne cherche pas à nous en mettre plein la figure. Il n'a d'autre souci que de ramener sur l'obstacle l'animal pensant qui se dérobe. L'univers, tel qu'il nous est connu aujourd'hui, est-il pensable seul? L'athéisme est-il pensable? Le monde est-il l'Être absolu?*

*Il est bien étrange ce complexe de supériorité chez les athées, qui fait qu'un Tresmontant, parce qu'il est chrétien, ne mérite pas de réponse, et qu'il ne saurait être pris au sérieux, alors qu'il leur a mis le nez dans les impossibilités attestées par la science et à quoi se heurte leur certitude que le monde est Le seul être et qu'il n'en existe pas d'autre.*

François Mauriac.

*Depuis presque deux siècles, notre intelligentsia philosophique et théologique est en état officiel de collaboration avec une tyrannie intellectuelle germanique qui, de Kant à Heidegger, passe par Hegel Fichte et Marx. En face de cette « collaboration » triomphante, Tresmontant est à peu près comme en 1940, à Londres, un certain général français. Pas plus qu'à De Gaulle, sa solitude n'a l'air de faire peur à Tresmontant. Il sait qu'il a raison. Le plus fort est qu'il le prouve.*

R.L. Bruckberger.

*Ce Juste parmi les nations est l'homme au monde qui sait l'hébreu, nous, nous savons de l'hébreu. Lui, il sait l'hébreu.*

Grand rabbin Jacob Kaplan à Pierre Chaunu.

*Exégète, le plus grand, avec Mgr Robinson et Jean Carmignac, Tresmontant restitue aux Évangiles l'authenticité que l'exégèse histo-rico-critique, née au XIX siècle et dévoyée au XX, leur a insidieusement retirée.*

Pierre Chaunu.

Table des matières

**PLAT RECTO**

**PLAT VERSO**

**DU MÊME AUTEUR**

**DANS LA MÊME COLLECTION**

**TÉMOIGNAGES**

**LA QUESTION DE L'IMMORTALITÉ DE L'ÂME**

**PLATON**

**SAINT THOMAS D'AQUIN**

**CE QUE PENSAIENT LES ANCIENS HÉBREUX**

**LE NOUVEAU TESTAMENT**

**L'EXPRESSION : RÉSURRECTION DES CORPS**

## I.

### La Question de l'Immortalité de l'Âme

La mort est tout simplement la cessation de l'information. Tout système biologique est un système informé. Le principe informant, que l'on peut appeler âme *psuchè* avec Aristote, subsiste, tandis que la matière intégrée et informée est constamment renouvelée. C'est-à-dire qu'un être vivant, c'est une âme vivante qui informe une matière multiple, pour constituer cet organisme, ou ce corps vivant, que je vois, que je touche. Il existe donc une certaine indépendance du principe informant par rapport à la matière informée, puisque la matière intégrée est constamment renouvelée, tandis que le principe informant, ou âme, subsiste un certain nombre d'années. La mort n'est pas la séparation de l'âme et du corps, — formule de Platon. Elle est la séparation du principe informant et de la matière informée, avec laquelle elle constituait un corps ou organisme vivant. Il n'existe pas de problème des relations ou rapports de l'âme et du corps, puisque le corps, le corps vivant, — tout corps organisé est vivant — c'est l'âme qui informe une matière multiple. Poser la question des rapports entre l'âme et le corps, c'est poser la question des rapports entre l'âme et elle-même, pour autant qu'elle informe une matière multiple, avec laquelle elle constitue un corps ou organisme vivant.

La mort considérée en elle-même n'est donc pas du tout un mal, encore moins le mal absolu, contrairement à ce que répètent les philosophes païens d'aujourd'hui et d'hier. Les êtres vivants, apparus sur notre obscure Planète il y a environ quatre milliards d'années, sont ainsi faits qu'ils sont composés. Ils sont constitués d'une matière multiple et d'un principe informant que l'on peut appeler âme si l'on veut. L'information ne subsiste pas indéfiniment. L'information cesse, c'est ce qu'on appelle la mort. Il n'y a aucune raison *a priori* ni *a posteriori* de considérer cette cessation de l'information comme un mal. Ce qui par contre constitue un mal certain, c'est l'assassinat, par exemple l'assassinat des enfants d'homme avant leur naissance. Là, nous sommes en présence d'un mal certain, c'est-à-dire d'un crime, puisque l'on prive l'enfant qui devait naître, qui allait naître, de son existence, de sa vie, de son temps de développement. Et nous ne savons pas quelles conséquences résultent de cette privation de l'existence ou de la vie, en ce qui concerne la destinée ultime de l'enfant.

La théorie de l'immortalité dans le christianisme est tout à fait différente de ce qu'elle est dans le platonisme et dans la tradition néo-platonicienne. Dans la tradition du platonisme et du néo-platonisme, l'âme humaine est incréée puisque le platonisme et le néo-platonisme ignorent totalement l'idée hébraïque de Création. De même que l'Univers physique est incréé, l'âme humaine est incréée elle aussi. De même que l'Univers physique est divin, de même l'âme humaine est divine elle aussi. De même que l'Univers physique qui est divin n'a pas commencé, l'âme humaine qui est divine n'a pas commencé elle non plus. Il faut donc expliquer sa présence dans le corps, comme parlent les platoniciens et les néo-platoniciens. Cette présence s'explique par une chute, nécessaire ou libre selon les textes (Plotin, IV<sup>e</sup> *Ennéadé*).

L'immortalité est un retour à la condition originelle. Elle ne fait pas difficulté. Il suffit à l'âme descendue ou tombée dans le corps de se libérer des liens de ce corps qui l'emprisonnent et qui la souillent. En somme l'immortalité est de droit. Elle va de soi. Il suffit d'avoir établi que l'âme est spirituelle pour avoir établi par là même qu'elle est immortelle de plein droit. L'âme retourne à son origine. Tout préexistait dans le passé. Il n'y a rien de nouveau parce qu'il n'y a pas de Création.

La différence fondamentale entre la conception platonicienne de l'immortalité de l'âme et la conception chrétienne, c'est que, dans le système platonicien, l'âme humaine est immortelle parce qu'elle est divine par nature ou par essence, et elle peut retourner, après purification, à sa condition antérieure, originelle. — Dans le système chrétien, l'âme humaine n'est pas divine par nature ni par essence. Elle ne retourne pas à une condition antérieure ou originelle divine qui n'a jamais existé. Elle est invitée à prendre part à la vie éternelle qui est la vie de l'Unique incréé, mais cela requiert une nouvelle naissance, une création nouvelle à laquelle l'être créé doit consentir et coopérer. Il n'est pas question de retourner en arrière. Il est question de naître nouveau. Les deux systèmes sont donc incompatibles. Le platonisme ignore tout d'une nouvelle naissance qui est une nouvelle création, parce qu'il ignore tout de la Création. L'Univers pour Platon est un système divin, incréé, éternel et cyclique.

**Platon**  
(428-348 av. J.-C.)

Dans le *Phédon* (64 c), Platon définit la mort : la séparation de l'âme et du corps (grec *tèn tes psuchès apo tou sômatos apallagèn*). Être mort, c'est ceci : à part de l'âme et séparé d'elle, le corps (*to sôma*) s'est isolé en lui-même. À part, l'âme, séparée du corps, s'est isolée en elle-même...

Si nous entendons par « *corps* » ce que je désigne du doigt, ce que je touche, ce que j'embrasse, c'est-à-dire l'organisme vivant qui est une personne, qui est un être vivant, alors je ne peux pas dire que la mort soit la séparation de l'âme avec le corps, parce qu'à la mort, dans notre expérience, il ne reste pas un corps. Il reste un cadavre, c'est-à-dire de la matière en régime de décomposition : de la matière qui a été informée mais qui ne l'est plus.

On ne peut pas considérer l'âme et le corps comme deux choses séparables. Si l'âme et le corps étaient deux choses séparables, alors on devrait, dans notre expérience, pouvoir les séparer. Or il n'en est rien. Le corps vivant est toujours un corps animé ; et à la mort il ne reste pas un corps, mais un tas d'éléments, molécules et atomes, une apparence provisoire de corps, une illusion de corps, illusion qui ne dure pas.

Un peu plus loin Platon nous dit (64 e) que le philosophe délie le plus possible l'âme du corps (*apoluôn hoti malista tèn psuchèn apo tes tou sômatos koinônias*), de la communauté avec le corps. C'est en cela qu'il diffère des autres hommes.

Le philosophe peut certes jeûner, pratiquer toute sorte d'ascèse. Il ne délie pour autant pas son âme de la communauté avec son corps, parce que c'est impossible. Séparer l'âme de la matière qu'elle informe, pour constituer un corps, c'est possible. C'est la mort : il reste non pas le corps mais le cadavre, c'est-à-dire la matière qui était informée et qui ne l'est plus. Mais séparer l'âme du corps, du corps vivant, concret, sensible, c'est-à-dire de 1 organisme animé, c'est impossible, puisque l'organisme vivant, ou le corps vivant, c'est l'âme elle-même qui informe de la matière multiple pour constituer un corps.

L'ambiguïté, source des difficultés, tient à l'emploi du mot *corps*. Tantôt on entend par corps ce que je vois, ce que je touche, à savoir le corps vivant, — c'est le sens populaire. Tantôt on entend par corps la matière brute, dont l'âme peut alors, en effet, se séparer. On retrouve la *même*

ambiguïté dans quelques textes d'Aristote, contrairement à ses principes, et plus tard chez saint Thomas d'Aquin et les autres grands scolastiques, plus tard encore chez Descartes et chez Malebranche.

Pour ce qui est de l'acquisition de l'intelligence (grec *phronêsis*), poursuit Platon, toujours par la bouche de Socrate (*Phédon* 65 a), est-ce que le corps (*to sôma*) est un obstacle, oui ou non, si quelqu'un le prend comme compagnon pour la recherche ?

Toujours la même ambiguïté. En réalité le corps vivant, notre corps, celui que nous pouvons toucher, palper, c'est nous-mêmes. Ce n'est pas un autre que nous-mêmes. Il ne faut pas dire : « J ai un corps. » Mais : « Je suis un corps », dans la condition présente de l'existence. « Je suis une âme vivante — et non pas : "J'ai une âme" — qui informe une matière multiple et qui constitue ce corps vivant que je suis. » Platon parle de son corps comme s'il s'agissait d'un autre.

Quand donc, poursuit Socrate (65 b), parvient-elle à toucher la vérité ? Lorsque, avec le corps, elle entreprend de voir, alors il est évident qu'elle est trompée par lui, le corps. C'est dans l'acte de penser, de raisonner, que quelque chose des êtres lui devient visible, évident. Et l'âme raisonne au mieux, lorsque rien ne vient la troubler, ni l'ouïe, ni la vue, ni la douleur, ni le plaisir, mais lorsqu'elle, l'âme, est le plus possible concentrée en elle-même, lorsqu'elle a envoyé promener le corps et, autant que cela est possible, qu'elle n'a plus rien de commun avec lui, elle n'y touche plus, elle n'a plus de contact avec lui : alors elle tend, elle aspire *vers* ce qui est.

*Phédon* 66 d : Si nous devons jamais connaître d'une manière pure (grec *katharôs*) quelque chose, il faudra nous séparer du corps et avec l'âme elle-même regarder les choses elles-mêmes... Si en effet il est impossible avec le corps de connaître quoi que ce soit d'une manière pure, de deux choses l'une : Ou bien d'aucune manière il n'est possible d'acquérir le savoir ; — ou bien c'est lorsque nous serons morts. Alors en effet *elle* sera elle-même en elle-même, l'âme, à part du corps, séparée du corps (grec *chôris tou sômatos*).

Non, lorsque nous serons morts, si l'âme subsiste, ce qu'il faut établir, — l'âme ne sera pas séparée du corps. Elle aura cessé de constituer le corps que nous sommes en ce moment, en informant une matière multiple. Elle sera, si l'on veut, séparée de la matière qu'elle informait.

*Phédon* 67 a : Et tant que nous vivons, c'est ainsi, à ce qu'il semble, que nous serons au plus près de connaître, si le plus possible, autant que possible, nous n'entretenons plus aucune conversation avec le corps et que nous n'avons plus rien de commun avec lui, quand nous ne serons plus contaminés par sa nature, mais que nous serons purs en nous écartant de lui, jusqu'à ce que le dieu lui-même nous délie. Et ainsi nous serons purs, séparés de la folie du corps ; à ce qu'il semble nous serons avec des êtres qui sont tels et nous connaissons par nous-mêmes tout ce qui est sans mélange...

*Phédon* 67 c : La purification (grec *katharsis*), est-ce que ce n'est pas ce qui est dit depuis longtemps dans la parole [de l'Orphisme] : c'est séparer le plus possible du corps, l'âme, et l'habituer à se ramener, à se ramasser sur elle-même..., délivrée, comme si c'était de liens, du corps... Est-ce que ce n'est pas cela qu'on appelle la mort : le fait d'être délié (grec *lusion*) et la séparation (grec *chôrismos*) de l'âme loin du corps, ou par rapport au corps ?... Ce dont s'occupent ceux qui font de la philosophie, c'est de délier (*lusion*) et de séparer l'âme du corps...

Selon Platon, l'une des preuves de l'immortalité de l'âme, c'est que l'âme préexistait (*Phédon* 72 e). La préexistence de l'âme se démontre par le fait que l'acquisition de la connaissance (grec *mathesis*) n'est rien d'autre que la réminiscence (grec *anamnêsis*). Cela serait impossible si elle n'avait pas existé quelque part, notre âme, avant de naître dans cette forme humaine. En sorte que par là il est vraisemblable que l'âme est quelque chose d'immortel (grec *ti athanaton*). Elles existaient, les âmes, même avant d'être dans la forme humaine, sans les corps, et elles avaient la pensée (grec *phronêsis*, *Phédon* 76 c). Avant que nous ne naissions, elle existait déjà, notre âme (*Phédon* 77 b).

À ce qui est divin et immortel et intelligible, à ce dont la forme est une et indissoluble et à ce qui toujours est identique à soi-même, c'est à cela qu'elle est au plus haut point semblable, l'âme. Tandis qu'à ce qui est humain et mortel et privé d'intelligence, à ce dont la forme est multiple et susceptible de se dissoudre et à ce qui jamais n'est identique à soi-même, c'est à cela qu'est semblable au plus haut point, le corps, *Phédon* 80 a-b.

*Phédon* 80 b : Au corps il convient de se dissoudre rapidement. À l'âme au contraire il convient de rester indissoluble.

En réalité, à la mort le corps ne se dissout pas. Il cesse d'être ou d'exister, puisqu'en réalité il n'existe de corps qu'organisé, c'est-à-dire informé ou animé. S'il n'y a plus d'âme, si l'âme s'en va, ou s'annihile, il ne reste plus de corps. Il reste la matière qui avait été composée, informée, animée, et qui ne l'est plus. Alors les molécules en effet se décomposent. Les systèmes biologiques complexes se décomposent. Mais ce n'est pas le corps qui se décompose. C'est le tas d'éléments qui étaient intégrés dans le corps vivant, lorsque l'âme vivante effectuait ses opérations et constituait le corps vivant organisé.

Platon ne se pose pas la question de savoir comment comprendre l'existence de l'âme. Cette existence est pour lui une donnée de fait. Il suppose que l'âme préexistait à sa venue fâcheuse dans le corps. Il suppose que s'étant séparée du corps elle va séjourner dans l'Hadès. Il suppose que ce séjour sera agréable. Il attache une grande importance à la conduite de l'homme en cette vie : si l'âme humaine s'est mal conduite, son séjour dans l'Hadès ne sera pas heureux. Il professe apparemment le passage possible dans d'autres corps, éventuellement des corps d'animaux. C'est tout le vieux mythe que l'on trouve depuis le VII<sup>e</sup> et le VI<sup>e</sup> siècle avant notre ère dans la Grèce ancienne et en même temps à peu près dans l'Inde ancienne.

Un texte tardif d'un néo-platonicien, Damascius, né autour de 460, permet de voir nettement la différence entre le point de vue des platoniciens et le point de vue chrétien, — texte conservé par Photius, *Bibliothèque*, 242 :

Et cela serait l'immersion dans la divinité (grec *theokrasia*, formé avec le verbe *kerannumi*, mêler, mêler de l'eau au vin, mélanger), ou plutôt l'union complète, totale (grec *henôsis pantelès*), la remontée (grec *epanodos*) de nos âmes vers le divin, de nos âmes qui retournent et qui se rassemblent en partant de la division du multiple et pourquoi ne dirai-je pas : du déchirement ? — déchirement par lequel les âmes se sont éloignées et précipitées ici-bas ; elles ont pris un corps de terre et elles se sont déchirées, séparées elles-mêmes d'elles-mêmes ; elles ont été totalement chassées et dispersées par les passions terrestres...

On trouve dans ce petit texte tous les points fondamentaux sur lesquels le néo-platonisme et le christianisme s'opposaient et s'opposent toujours aujourd'hui encore, ce dont les métaphysiciens néo-platoniciens dans ce temps-là et les métaphysiciens chrétiens avaient parfaitement conscience :

- l'idée d'une unité originelle des âmes, unité divine,
- l'idée d'une chute à partir de cette unité originelle,
- l'idée d'un déchirement et d'une dispersion des âmes qui étaient auparavant dans l'unité divine,
- l'idée d'un retour à l'unité divine originelle.

Selon le christianisme, il n'existe pas d'unité originelle des âmes, puisque les âmes sont créées singulières et voulues pour elles-mêmes à chaque instant, jusqu'à maintenant ; — la création singulière des âmes n'est pas une chute à partir de l'unité divine originelle ; — la création singulière des âmes voulues chacune pour elle-même n'est pas un déchirement ni une dispersion ; — enfin il n'est pas question de retourner à une unité divine originelle qui n'a jamais existé.

Dans le système platonicien et néo-platonicien, l'immortalité est un retour au passé, un retour aux origines, une réintégration du temps dans l'éternité (grec *epistrophè*). Le temps mesure une chute, une faute (*hopôs de proton exepese chronos*, Plotin, *Ennéades*, III, 7, 11). Il n'y a jamais eu de création mais il y a eu chute et dispersion.

Dans le système chrétien qui est celui du monothéisme hébreu, le temps ne mesure pas du tout une chute ni une faute ni une dispersion mais une création continuée d'imprévisible nouveauté (Bergson). Le temps ne sera pas aboli ni réintégré dans l'éternité puisque le temps mesure la Création qui se continuera dans l'avenir. Éternellement saint Jean de la Croix et sainte Thérèse d'Avila resteront créés, même si grâce à la transformation à laquelle ils ont consenti et coopéré, Dieu est tout en eux. Il n'y a pas confusion des natures ni des personnes.

On ne peut donc pas utiliser les analyses platoniciennes pour traiter le problème de l'immortalité dans la perspective chrétienne.

La différence fondamentale entre la conception platonicienne de l'immortalité de l'âme et la conception chrétienne, c'est que selon la conception platonicienne l'âme humaine est incréée ; elle est divine par nature ; elle doit retourner à sa condition originelle divine, lorsqu'elle n'était pas encore tombée dans un corps. C'est une question de purification. Selon la conception chrétienne, l'âme humaine n'a jamais été divine ; elle n'est pas

incréée ; il ne s'agit pas du tout de retourner à la condition originelle divine qui n'a jamais existé. Il s'agit de consentir et de coopérer librement, activement et intelligemment à une nouvelle naissance, une naissance d'en haut, qui est une nouvelle création, la création de l'Homme nouveau et véritable en nous.

## Saint Thomas d'Aquin (1225-1274)

L'anthropologie thomiste, en principe, est celle d'Aristote, formulée dans le *Traité de l'Âme (Péri psychès)*. C'est celle que nous avons brièvement indiquée : l'âme est le principe informant qui constitue le corps vivant animé. L'âme ne s'unit donc pas au corps, puisqu'elle le constitue, elle le fait être. L'âme ne se sépare pas non plus du corps. Elle cesse d'informer une matière multiple et alors le corps vivant et animé cesse d'exister.

Saint Thomas, *Summa theologiae* (III, q. 5, a. 3, respondeo tertio : *Recedente anima, non est os aut caro nisi aequivoce*) : Lorsque l'âme s'en va, il n'y a plus d'os ou de chair que d'une manière équivoque.

C'est ce que disait Aristote dans son *Traité de l'Âme*.

Mais dans d'innombrables textes, saint Thomas revient en fait au système de l'anthropologie néoplatonicienne.

*Summa theologiae* (III, q. 6, a. 4, *adsecundum* : *Caro nostra prius concipitur quam animetur*) : Notre chair est conçue avant d'être animée.

Si l'on est fidèle aux principes formulés par Aristote dans son *Traité de l'Âme*, il faut dire au contraire que la chair est conçue, formée, parce qu'elle est animée. Il n'existe pas de chair non animée. — *De Veritate* q. 8 ; a. 3, *respondeo* : *Corpus non unitur animae ut formae, nisi postquam fuerit organizatum et dispositum*.

Si on est fidèle aux principes d'Aristote, il faut dire au contraire que le corps, le corps vivant évidemment, est organisé par l'âme. Il n'existe pas d'embryon qui ne soit organisé et informé par une âme. C'est l'âme qui commande à l'organisation de l'embryon. C'est elle qui constitue l'embryon vivant parce qu'informé.

*Summa theologiae* (I, q. 75, a. 2) : Ce qui est le principe d'une opération intellectuelle, ce qu'on appelle l'âme de l'homme, ce que nous disons être l'âme de l'homme, est un principe incorporel et

subsistant. Il est en effet manifeste que l'homme par l'intelligence peut connaître les natures de tous les corps. Or ce qui peut connaître quelques êtres, il faut qu'il n'ait rien de ces êtres dans sa propre nature : parce que cela qui serait en lui naturellement, empêcherait la connaissance des autres êtres ; comme nous voyons que la langue du malade, qui est infectée par la bile et une humeur amère, ne peut pas percevoir quelque chose de doux, mais toutes choses lui semblent être amères. Si donc le principe intellectuel, le principe de l'intelligence, avait en lui la nature de quelque corps, alors il ne pourrait pas connaître tous les corps. Or tout corps a une nature déterminée. Par conséquent il est impossible que le principe intellectuel soit un corps.

Et semblablement il est impossible qu'il exerce l'action d'intelligence par l'intermédiaire d'un organe corporel ; parce que même la nature déterminée de cet organe corporel-là empêcherait la connaissance de tous les corps...

Par conséquent le principe intellectuel lui-même, qui est appelé entendement (latin *mens*) ou intellect (latin *intellectus*), a une opération par soi (latin *mens*) à laquelle le corps ne communique pas. Or rien ne peut opérer par soi, si ce n'est ce qui subsiste par soi... Il reste donc que l'âme humaine, qui est dite intellect (latin *intellectus*), ou entendement (latin *mens*), est quelque chose d'incorporel et de subsistant.

*Summa theologica* (I, q. 75, a. 3) : Est-ce que les âmes des animaux sont subsistantes ? *Respondeo* : Aristote a posé que c'est seulement l'acte d'intelligence, parmi les actions de l'âme, qui s'exerce sans organe corporel. En effet, sentir, et les opérations de l'âme sensitive qui s'ensuivent, manifestement se produisent avec une certaine modification du corps ; par exemple, dans l'acte de voir, la pupille subit une modification par la forme de la couleur ; même chose pour les autres opérations sensibles. Et ainsi il est manifeste que l'âme sensitive n'a pas une opération propre par elle-même, mais que toute opération de l'âme sensitive est l'œuvre [de l'âme et du corps] conjoints, ensemble. D'où il résulte que, puisque les âmes des animaux n'opèrent pas par elles-mêmes, elles ne sont pas subsistantes...

Aristote, *de l'Âme* (I, 4, 408 b) : Le *nous* (traduction latine *mens*), l'intellect, semble venir en nous. Il est une substance (grec *ousia tis ousa*), et ne pas se corrompre... Le *nous* est quelque chose de plus divin (*theioteron ti*) et il est impassible.

*Summa theologica* (I, q. 75, a. 6) : Est-ce que l'âme humaine est corruptible ? — *Respondeo* : L'âme humaine, celle que nous appelons principe capable d'intelligence (latin *intellectivum principium*), est incorruptible. On a montré plus haut que les âmes des animaux ne sont pas subsistantes par soi. C'est seulement l'âme humaine [qui est subsistante]. D'où il suit que les âmes des animaux se corrompent, lorsque les corps se corrompent. L'âme humaine ne peut pas être corrompue, à moins qu'elle ne se corrompe par elle-même. Ce qui est absolument impossible, non seulement à propos de l'âme, mais de tout être subsistant qui est forme seulement. Il est en effet manifeste que ce qui par soi convient à un être, est inséparable de cet être. Or l'acte d'être (latin *esse*) par soi convient à la forme, qui est un acte. D'où il résulte que la matière acquiert l'exister (latin *esse*) l'*esse* en acte, parce qu'elle acquiert la forme. Et c'est par là qu'il lui arrive la corruption, par le fait que la forme se sépare d'elle. Or il est impossible que la forme se sépare d'elle-même. D'où il résulte qu'il est impossible que la forme subsistante cesse d'être... Il est impossible que l'âme intellectuelle soit corruptible... L'intellect (latin *intellectus*) appréhende l'acte d'être (latin *esse*) d'une manière absolue, et cela selon tous les temps ou la totalité du temps. Et c'est pourquoi tout être qui a l'intellect naturellement désire être toujours (*omne habens intellectum naturaliter desiderat esse semper*). Or le désir naturel ne peut pas être vain. Par conséquent toute substance intellectuelle est incorruptible.

Saint Thomas a établi (*Sum. theol.* I, q. 3, a. 4) que Dieu non seulement est sa propre essence, mais qu'il est aussi son propre acte d'être (latin *suum esse*). Ainsi Dieu est absolument simple (*Sum. theol.* I, q. 3, a. 7).

Il n'y a pas en lui composition de forme et de matière ; en lui la nature [divine] n'est pas autre chose que le sujet [divin] ; en lui l'essence n'est pas autre chose que l'acte d'être (latin *esse*). Il est donc manifeste que Dieu d'aucune manière n'est composé, mais il est

absolument simple (*Deus nullo modo compositus est, sed est omnino simplex*).

C'est ainsi que l'on peut démontrer que Dieu est unique, *Sum. theol.* I, q. 11, a. 3 : par sa simplicité. — Saint Thomas revient très souvent sur cette thèse fondamentale. *Sum. theol.* I, q. 12, a. 2: L'essence de Dieu, c'est son acte d'être (*essentia Dei est ipsum esse ejus*). Dieu est seul dans ce cas. Tous les autres êtres sont composés

*Summa theologica* (I, q. 12, a. 4) : Il existe des êtres, dont les natures sont subsistantes par elles-mêmes, et non pas dans une matière quelconque. Et cependant ces êtres ne sont pas leur propre acte d'être (*quae tamen non sunt suum esse*), mais ces êtres sont *ayant* l'acte d'être (*sed sunt esse habentes*). Et de ce type sont les substances incorporelles, que nous appelons les anges.

Il appartient à Dieu seul, c'est son propre mode d'être, qu'il soit son acte d'être subsistant (*Solius autem Dei proprius modus essendi est, ut sit suum esse subsistens*).

Proposition métaphysique capitale.

Tous les êtres autres que Dieu *ont* l'acte d'être (*sunt esse habentes*). Dieu seul, Dieu unique, est son acte d'être (*ut sit suum esse subsistens*).

Il en résulte que dans tous les êtres autres que Dieu il existe une certaine distinction entre *ce* qu'ils sont et l'acte d'être. En Dieu cette distinction n'existe pas, puisqu'il est son acte d'être subsistant par soi.

Aucun être créé n'est son propre acte d'être (*nulla creatura est suum esse*), mais l'être créé *a* l'acte d'être par participation (*sed habet esse participatum*).

Distinction entre l'être et l'avoir.

Tout cela s'applique bien entendu à l'âme humaine qui est créée.

*Summa theologica* (I, q. 104, a. 1) : Est-ce que les êtres créés ont besoin d'être conservés dans l'être par Dieu ? Réponse : Les êtres créés sont conservés dans l'être par Dieu (*creaturae conservantur in esse a Deo*). — Tous les êtres créés ont besoin d'être maintenus dans l'être par Dieu (*omnes creaturae indigent divina conservatione*). Il

dépend, l'acte d'être de chaque être créé, de Dieu, de telle sorte que, même un seul instant, ils ne pourraient pas subsister, mais ils retourneraient au néant, si par l'opération de la puissance de Dieu ils n'étaient pas conservés dans l'être (*Dépendet enim esse cuiuslibet creaturae a Deo, ita quod nec ad momentum subsistere possent, sed in nihilum redigerentur, nisi operatione divinae virtutis conservarentur in esse*).

Cela s'applique bien entendu à l'âme humaine, dans la condition corporelle présente, pour nous les terriens ; — et dans la condition des bienheureux qui voient la face de Dieu. Ils sont créés, aujourd'hui comme hier et comme toujours. Ils restent des êtres créés, dans l'union à Dieu. Ils ne sont pas identiques à l'Être incréé chez qui seul l'essence est d'exister ou d'être. Ils ne sont pas identiques à l'Unique absolu chez qui *l'essentia* et *Y esse* ne font qu'un. Ils sont unis à l'Unique absolu, transformés, divinisés comme disaient les Pères grecs. Mais ils restent créés, puisqu'ils ne sont pas l'Unique absolu. Et donc ils reçoivent continuellement l'exister, *Y esse*. Ils ne sont pas leur propre acte d'être, puisqu'ils sont créés. Aujourd'hui, saint Jean de la Croix, sainte Thérèse d'Avila et tous les autres saints sont et restent créés. Et donc ils reçoivent l'exister ou 1 être, de Dieu. Ils ne se suffisent pas. Les êtres créés dans aucun cas ne se suffisent puisqu'ils ne sont pas 1'unique *actus essendi per se subsistens*.

*Summa theologica* (I, q. 104, a. 1) : Est-ce que les êtres créés ont besoin d'être conservés dans l'être par Dieu ?

Première objection que le maître s'adresse à lui-même : Ce qui ne peut pas ne pas être, n'a pas besoin d'être conservé dans l'être. Mais certains êtres créés sont tels que selon leur nature, de par leur nature, ils ne peuvent pas ne pas exister. Par conséquent tous les êtres créés n'ont pas besoin d'être conservés dans l'être par Dieu. L'acte d'être (latin *esse*) par soi, est inhérent à la forme (*esse autem per se consequitur ad formam*). Parce que chaque être est un être (latin *ens*) en acte, par le fait qu'il a une forme. Certains êtres créés existent, qui sont des formes subsistantes, comme on l'a dit des anges. Et ainsi l'acte d'être (latin *esse*) leur est inhérent par soi (*sicper se inest eis esse*)... Les êtres créés de ce type, conformément à leur nature propre, existent d'une manière nécessaire, et ils ne peuvent pas ne pas être.

Cette objection laisserait donc supposer qu'il existe des êtres créés, chez qui l'essence et l'existence sont distinctes, comme chez tous les êtres créés, et qui cependant existent d'une manière nécessaire, quoi qu'ils ne soient pas leur propre acte d'être. — Réponse de maître Thomas :

*Summa theologia* (I, q. 104, a. 1, resp.) : Ainsi se trouve tout être créé par rapport à Dieu, comme est l'air par rapport au soleil qui l'illumine. De même en effet que le soleil est illuminant par sa propre nature, l'air devient lumineux en prenant part à la lumière du soleil, sans cependant prendre part à la nature du soleil. Ainsi Dieu seul est un être par sa propre essence (*ita solus Deus est ens per essentiam suam*) parce que son essence est son propre acte d'être (*quia eius essentia est suum esse*). Mais tout être créé est un être par participation, ou : prenant part (*omnis autem creatura est ens participative*) son essence n'est pas son acte d'être (*non quod sua essentia sit eius esse*).

Réponse de saint Thomas à cette première objection :

L'acte d'être (latin *esse*) est inhérent à la forme de l'être créé, dès lors que l'on suppose cependant l'influx de Dieu... (*Esse per se consequitur formant creaturae, supposito tamen influxu Dei...*) D'où il résulte que la puissance à ne pas être, la capacité de ne pas être, dans les êtres créés spirituels et dans les corps célestes, elle est davantage en Dieu, qui peut retirer son influx [= la communication de *Y esse*], que dans la forme ou dans la matière de tels êtres créés.

Ce qui signifie en clair que l'existence de ces êtres spirituels, et des corps célestes (!) est nécessaire, à la condition que Dieu continue de leur donner l'être (latin *esse*)...

Étant donné que la Création est libre, de la part de Dieu, on ne voit plus très bien, dans ces conditions, comment on pourrait soutenir, comme le fait la première objection, qu'il existe des êtres créés, qui selon leur nature ne peuvent pas ne pas exister. Quoi qu'il en soit de ce point, reportons-nous à ce que Maître Thomas disait de l'âme humaine (*Sum. theol.* I, q. 75, a. 6, *respondeo*) :

L'acte d'être par soi convient à la forme, qui est un acte (*esse autem per se convertit formae, quae est actus*)... Il est impossible que la forme se sépare d'elle-même. D'où il résulte qu'il est impossible que la forme subsistante cesse d'être ou d'exister (*Impossibile est autem quod forma separetur a seipsa. Unde impossibile est quod forma subsistens desinat esse*).

Il faut évidemment appliquer à ces affirmations de la question 75, a. 6, la réponse que Maître Thomas faisait à la première objection de la question 104 :

L'acte d'être est inhérent à la forme de l'être créé, supposé cependant l'influx de Dieu (*esse per se consequitur formam creaturae, supposito tamen influxu Dei*).

*Summa theologica* (I, q. 104, a. 3) : Est-ce que Dieu peut ramener quelque être au néant ? Réponse : Certains ont posé que Dieu a produit les êtres dans l'existence en agissant par une nécessité de nature.

C'était le point de vue de Plotin. C'est le point de vue des disciples de Plotin, Al Farabi, mort en 980 ; Ibn Sina, né en 980 ; Ibn Rochd, né en 1126. Ce sera plus tard le point de vue de Spinoza. \_\_\_\_ Thomas poursuit :

Si cela était vrai, Dieu ne pourrait pas ramener un être au néant ; de même qu'il ne peut pas subir une modification, changer, dans sa nature. Mais comme on l'a montré antérieurement (I, q. 19, a. 4), cette position est fautive ; elle est contraire à la doctrine catholique. La doctrine catholique professe que Dieu a produit les êtres à l'existence par un acte libre de sa volonté. Que Dieu communique l'acte d'être (latin *esse*) à l'être créé, cela dépend de la volonté de Dieu. Dieu ne conserve pas les êtres dans l'existence autrement qu'en leur donnant l'acte d'être d'une manière continue. De même qu'avant que les êtres n'existent, Dieu pouvait ne pas leur communiquer l'acte d'être (*esse*), et ainsi ne pas les créer ; de même après qu'ils ont été créés, Dieu peut ne pas leur communiquer l'acte d'être (*esse*), et ainsi les êtres créés cesseraient d'être. Ce qui revient à les faire retourner ou les ramener au non-être.

Toujours dans la même question 104, article 4, saint Thomas pose la question :

Est-ce que quelque chose sera ramené au non-être ? [Et il répond :] Rien, absolument rien, ne sera ramené au non-être (*nihil omnino in nihilum redigetur*).

Dans la réponse à la seconde objection, Thomas précise :

Que les êtres durent à l'infini, cela résulte de l'infini de la puissance divine (*Unde quod res in infinitum durent, sequitur infinitatem divinae virtutis*).

Selon saint Thomas d'Aquin comme tous les docteurs chrétiens, l'âme humaine est créée. Elle n'est pas l'Être absolu et unique dont l'essence est d'exister. Dans l'âme humaine, comme dans tous les êtres créés, l'existence est reçue. C'est un avoir. L'âme humaine a l'existence (*esse*), elle n'est pas sa propre existence.

L'âme humaine survivra dans mille ans, et pour l'éternité si et seulement si Dieu continue de lui donner l'exister, *Y esse*.

On est obligé de faire entrer cette condition dans la démonstration.

Dieu est le seul être dont on puisse démontrer l'existence, passée, présente et future, parce que seul il existe nécessairement et donc son inexistence est impensable, inconcevable. C'est ce qu'a aperçu saint Anselme dans son célèbre argument. C'est ce qu'a retrouvé Bergson lorsqu'il a fait l'analyse critique de l'idée de néant absolu. Le néant absolu est impensable, inconcevable, parce que quelque être, un être au moins est nécessaire.

Notre existence à nous, les êtres du monde, est constatable, vérifiable par l'expérience, mais elle n'est pas démontrable. Parce que nous ne sommes pas des êtres nécessaires ; nous ne sommes pas des êtres dont l'essence implique nécessairement l'existence ; nous ne sommes pas l'Être nécessaire.

Si nous sommes absolument incapables de démontrer notre existence dans la condition présente, où cette existence est constatable dans l'expérience, comment pourrions-nous démontrer l'existence à venir, dans mille ans, dans cent mille ans, dans l'éternité, de l'âme que nous sommes ?

L'inexistence du monde ou de l'Univers n'implique pas contradiction parce que l'Univers n'est pas nécessaire, il n'est pas l'Être nécessaire. On ne peut donc pas démontrer l'existence de l'Univers. On peut seulement la constater dans notre expérience.

On ne peut démontrer l'existence que de ce qui existe nécessairement, à savoir l'Unique. La question est donc de savoir si l'existence de l'âme humaine est nécessaire comme le dit Maître Thomas (*Sum. theol.* I, q. 75, a. 6, resp.) :

*Esse autem per se convertit formae, quae est actus... Impossibile est autem quod forma separetur a seipsa. Unde impossibile est quod forma subsistens desinat esse.*

Le métaphysicien peut établir l'existence de l'âme. Il peut établir que l'âme est une substance spirituelle, consciente d'elle-même, simple, comme le pensaient Platon et saint Thomas. Il peut établir que l'âme est quelque chose et non pas un vain mot, un mot dépourvu de signification, comme le pensent la plupart des savants aujourd'hui sur notre planète. — Qu'est-ce donc que l'âme ? C'est ce qui fait être le corps, le corps vivant bien entendu, et tout organisme est vivant, ou bien il n'est pas.

L'âme est la forme du corps, comme le dit fort justement le concile de Vienne en 1312 : *substantiel animae rationalis seu intellectivae vere ac per se humani corporis forma.*

L'âme ne s'ajoute pas au corps comme une chose à une autre chose. Elle constitue le corps vivant. Au savant qui nie avoir une âme, il faut donc répondre : « Vous n'avez pas une âme. Vous êtes une âme vivante qui, informant pour l'instant la matière qu'étudie par ailleurs le physicien, constitue et fait être ce corps que vous êtes, corps vivant animé, conscient de lui-même de la tête au pied. »

Rien ne dit que, lorsque l'âme aura fini d'informer cette matière qu'étudie le physicien, pour constituer ce corps vivant, elle cessera d'être ou d'exister. Ce serait une pure pétition de principe que de l'affirmer. Mais pouvons-nous aller plus loin ? Pouvons-nous démontrer d'une manière nécessaire que, lorsque l'âme aura fini d'informer cette matière-ci, pour constituer ce corps-ci, elle continuera cependant d'exister ou d'être ?

Si l'âme humaine était divine, comme le pensaient Platon et les néo-platoniciens, on pourrait démontrer son existence dans l'avenir, comme elle

a, dans cette hypothèse, existé dans le passé de toute éternité, puisqu'elle est supposée incréée.

Reste à expliquer, dans cette hypothèse, que l'âme soit descendue, tombée dans ce corps où elle a oublié son essence divine, comme le dit Plotin. Reste à expliquer la chute des âmes dans la matière, dans les corps qui sont comme des tombeaux, des citadelles, etc.

Si par contre l'âme humaine est créée, et si elle a commencé d'exister, à la conception bien entendu, alors on peut établir qu'elle continuera d'exister dans l'avenir, et dans l'éternité, si et seulement si Dieu continue de lui donner l'être ou l'existence.

Or le don de la Création est libre, éternellement libre. L'âme humaine ne se suffit pas à elle-même, et elle ne se suffira jamais, parce qu'elle n'est pas l'Être absolu, qui est unique.

En cette fin du XX<sup>e</sup> siècle le métaphysicien a d'autant moins de mal à établir la substantialité de l'âme, sa spiritualité, sa simplicité, que nous disposons maintenant d'une expérience physique qui nous permet de faire la démonstration. Nous savons maintenant que dans un organisme vivant — tout organisme est vivant et donc animé — les éléments, c'est-à-dire les molécules et les atomes, sont constamment changés, renouvelés. Rien n'est stable dans ce système qu'est un organisme, rien n'est fixe, rien ne subsiste que cet *x* que l'on peut appeler comme on voudra, et que depuis Platon et Aristote on appelle l'âme (*grec psuchè*).

Cela prouve que cet *x* que l'on peut appeler comme on voudra, est relativement indépendant par rapport à la matière intégrée et informée, puisqu'il subsiste des dizaines d'années, alors que toute la matière intégrée et informée a été changée et renouvelée.

Cela prouve qu'à la mort, lorsque cet *x* cesse d'informer une matière multiple pour constituer un organisme, il n'y a aucune raison de penser, il n'y a aucune raison de supposer qu'il cesse d'être ou d'exister. Car enfin c'est lui, cet *x*, qui a dominé pendant ces dizaines d'années.

Cet *x*, qu'avec Platon et Aristote nous appelons l'âme, ou, si l'on préfère, le psychisme, a conscience de soi. Le vieillard parvenu au terme de sa vie se souvient que c'est lui, le même, qui jouait à la balle ou à la marelle il y a plusieurs dizaines d'années. L'homme qui parvient au terme d'une longue vie a la conscience, expérimentale elle aussi, de son identité. Toute la matière qu'il a informée pour constituer un organisme vivant et actif, a

été constamment changée et renouvelée. Mais lui, le sujet qui se connaît lui-même, a subsisté jusqu'à ce jour, jusqu'à cette heure.

La distinction entre le sujet connaissant, se connaissant, et subsistant, — et la matière qui a été informée jusqu'aujourd'hui, jusqu'à cette heure, — ce n'est pas la distinction platonicienne et cartésienne entre l'âme et le corps, puisque le corps, c'est ce qui résulte de l'information d'une matière multiple par l'âme subsistante. C'est l'âme qui fait être le corps. Elle ne s'unit pas à lui, plus ou moins étroitement ; elle le constitue.

La doctrine de l'immortalité de l'âme n'implique donc pas contradiction. Elle n'est pas impossible du point de vue de nos connaissances expérimentales.

On peut soutenir avec Platon et saint Thomas que cette substance spirituelle consciente d'elle-même, que nous appelons l'âme, est simple, comme toute substance spirituelle d'ailleurs, et donc indécomposable.

Indécomposable, oui. Inannihilable, est-ce certain ? Comme saint Thomas l'a établi dans les textes que nous avons lus (*Sum. theol.* I, q. 3, a. 4), tout être chez qui l'acte d'exister (latin *esse*) est autre chose que l'essence (latin *essentia*) a un acte d'exister ou d'être, causé par un autre (*illud cuius esse est aliud ab essentia sua, habeat esse causatum ab alio*).

Tout être créé est dans ce cas. Dieu n'est pas dans ce cas. Par conséquent Dieu est son propre acte d'être, et non pas seulement son essence (*Est igitur Deus suum esse, et non solum sua essentia*). Par conséquent Dieu est absolument simple (*omnino simplex ; Sum. theol.* I, q. 3, a. 7 : *deus nullo modo compositus est ; sed est omnino simplex*).

Il est seul dans ce cas. Les substances spirituelles, incorporelles, que saint Thomas appelle les anges, ne sont pas leur propre acte d'être, mais elles sont *ayant* — parce qu'elles l'ont reçu — l'acte d'être, *Sum. theol.* I, q. 12, respondeo : *quae tamen non sunt suum esse, sed sunt esse habentes ; et huiusmodi sunt substantiae incorporeae, quas angelos dicimus*. — Il appartient à Dieu seul, c'est le propre de Dieu tout seul, c'est sa manière exclusive d'être, qu'il soit, lui, son acte d'être subsistant (*Solius autem Dei proprius modus essendi est, ut sit suum esse subsiste*).

Notre âme spirituelle et simple est dans ce cas. L'acte d'être lui a été donné, lui est constamment donné ou communiqué. Il n'est pas de son essence d'exister d'une manière nécessaire. Unique est celui dont l'essence est d'exister et dont on peut démontrer l'existence d'une manière nécessaire.

Les analyses de saint Thomas d'Aquin prouvent que l'âme, substance spirituelle simple, et donc non décomposable, est capable de l'immortalité, capable de recevoir par grâce l'immortalité, mais non pas qu'elle sera ou qu'elle existera nécessairement dans la durée à venir, dans l'éternité, car de toute manière l'âme humaine créée restera créée ; cette création est et restera un don ; et nous ne voyons toujours pas, à tort ou à raison, comment on peut, par l'analyse philosophique, à partir du don qui lui est fait aujourd'hui, établir d'une manière démonstrative et donc nécessaire, que ce don lui sera accordé demain.

## Ce que pensaient les anciens Hébreux

On entend souvent répéter que dans la longue tradition hébraïque on ne trouve rien de comparable avec, ou d'analogue à la théorie de l'immortalité de l'âme. C'est inexact. Ce n'est pas parce que l'hébreu ne dissocie pas l'âme et le corps, ne voit pas deux choses là où en réalité il n'y en a qu'une, que pour autant il soit tenu de professer l'annihilation de l'âme après la mort. L'âme anime une matière, elle informe une matière pour constituer un corps vivant. Elle peut parfaitement subsister sans informer une matière. Un exemple nous suffira. Lorsque le roi Schaoul demande à la femme de Ein-Dôr de faire monter le prophète Samuel qui est mort (1 Samuel 28, 11), cela suppose que dans ce milieu ethnique et dans ce temps-là on considérait que le prophète Samuel existe, quoique mort. Et Samuel ajoute (28, 19) : Et demain toi et tes fils [vous serez] avec moi.

Il est bien possible que cette formule soit sous-jacente à l'affirmation de Luc 23, 43 : *Amen*, à toi je le dis, aujourd'hui avec moi tu seras dans le paradis.

## Le Nouveau Testament

Contrairement à ce qu'on entend dire ici ou là, il existe bien dans les livres de la Nouvelle Alliance une théorie ou une doctrine de l'immortalité de l'âme qui ressemble sur un point au moins à la doctrine platonicienne.

Matthieu 22, 31 : Et au sujet de la relevée des morts vous n'avez pas lu ce qui a été dit à vous par Dieu lorsqu'il a dit (Exode 3, 6) : Et il a dit : Moi [je suis] Dieu de ton père, Dieu d'Abraham, Dieu de Itzehaq et Dieu de Iaaqôb... Il n'est pas, Dieu, Dieu des morts mais des vivants...

Ce qui signifie en clair qu'Abraham, Isaac et Jacob sont aujourd'hui, en ce moment, vivants.

Marc 12, 26 : Et au sujet des morts, qu'ils se relèveront vous n'avez pas lu dans le rouleau de Môscheh au [passage] du buisson comment il a parlé, Dieu, pour dire : Moi [je suis] Dieu d'Abraham, Dieu d'Isaac et Dieu de Jacob... Il n'est pas, Dieu, Dieu des morts mais des vivants...

Luc 20, 37 : Et qu'ils se relèvent, les morts, c'est Môscheh aussi qui l'a fait connaître dans le [passage] du buisson lorsqu'il dit : YHWH Dieu d'Abraham et Dieu d'Isaac et Dieu de Jacob. Et Dieu n'est pas Dieu des morts mais des vivants. Car tous c'est pour lui (hébreu probable *lo*) qu'ils vivent...

On observe les méthodes d'exégèse dans ce temps-là et dans ce milieu ethnique.

L'Évangile de Jean ne rapporte pas ce propos rapporté par les Évangiles de Matthieu, Marc et Luc, tout simplement parce que Iohanah le *kôhen* n'était pas là lorsque le Rabbi a tenu ce propos, relevé dans les trois dossiers de notes des Évangiles dits synoptiques. Il faut se souvenir aussi que Iohanah le *kôhen* appartenait probablement à l'école de pensée de ceux que nos traductions françaises appellent les sadducéens et qui étaient très réservés en ce qui concerne les représentations que l'école de pensée des *perouschim* proposaient de la relevée des morts.

C'est donc une doctrine métaphysique de première importance qui est ici définie. Abraham, Isaac et Jacob, Moïse et Elie, Amos, Osée, Isaïe,

Jérémie et tous les prophètes, Jean qui plongeait les pénitents dans les eaux du Jourdain, Mariam la mère du Rabbi, Schaoul surnommé Paulus, et tous les saints, sont aujourd'hui actuellement vivants, et on peut leur parler.

C'est la doctrine de l'Église depuis les origines. La mort n'a rien à voir avec le néant qui, comme l'écrivait Maurice Blondel au début de sa thèse sur l'*Action*, 1893, n'existe plus pour nous.

Matthieu 17, 1 : Et après six jours, il a pris avec lui, — Ieschoua, — Pierre et Iaaqôb et Iohanan, son frère, et il les a conduits sur une montagne élevée... Et il a changé de forme devant leurs faces et elle a resplendi, sa face, comme le soleil et ses vêtements sont devenus blancs comme le soleil. Et voici qu'il s'est fait voir à eux, Môscheh et Eliahou qui parlaient avec lui...

On observe en passant la construction typiquement hébraïque : Et il s'est fait voir à eux : le verbe en tête, au singulier, — et plusieurs sujets, Moïse et Élie.

Évidemment, si Moïse et Elie s'entretiennent avec le Rabbi, c'est qu'ils sont actuellement vivants, ils existent. Dans ce milieu ethnique judéen, autour de l'année 30 de notre ère, il n'était pas inconcevable que Moïse et Élie s'entretiennent avec le Rabbi. Pour se faire voir et pour parler, il faut être. L'existence actuelle de Moïse et d'Élie n'était donc pas inconcevable.

Abraham, Isaac et Jacob sont vivants. Moïse et Elie le prophète sont vivants. Tous les saints sont actuellement vivants. Telle est la doctrine chrétienne.

La conception proprement chrétienne est définie d'une manière fulgurante.

Luc 23, 42 : Et il a dit : Ieschoua, souviens-toi de moi lorsque tu entreras dans ton royaume. Et il lui a dit : *Amen* à toi je le dis : aujourd'hui avec moi tu seras dans le paradis.

Le grec *paradeisos*, que nous avons simplement transcrit en caractères français, est une transcription de l'hébreu *pardes*, Cantique des Cantiques 4, 13 ; transcription grecque *paradeisos* ; Qohelet 2, 5» transcription grecque *paradeisos* ; Néhémie 2, 8. L'hébreu *pardes* est une transcription probable de la langue de *L'Avesta*, *pairidaeza*, le parc, le jardin cultivé.

Jean 11, 21 : Et alors elle a dit, Martha, en s'adressant à Ieschoua : Rabbi, si tu avais été là, il ne serait pas mort, mon frère. Mais même

maintenant je sais que tout ce que tu demanderas à Dieu, il te le donnera, Dieu. Et il lui a dit, Ieschoua : Se lever il se lèvera, ton frère (hébreu *qôm iaqoum*). Alors elle lui a dit, Martha : Je sais qu'il se relèvera lors de la relevée [des morts ou d'entre les morts] dans le jour qui viendra plus tard, dans l'avenir (hébreu probable *ba-iôm ha-aharôn*). Et alors il lui a dit, Ieschoua : C'est moi qui suis la relevée [d'entre les morts] et la vie. Celui qui est certain de la vérité en moi (hébreu *ha-maamin bi*), même s'il est mort, il vivra. Et tout homme qui vit et qui est certain de la vérité en moi, il ne mourra pas pour [ou dans] la durée éternelle à venir (grec *eis ton aiôna*, hébreu *leôlam*).

Il semble que la représentation de Martha soit la suivante — la représentation commune chez les *perouschim* : Mon frère Éléazar est mort, couché dans le tombeau depuis quatre jours. Il se lèvera dans l'après des jours, dans l'avenir (hébreu *be-aha-rit ka-iamim*, traduit régulièrement en grec par *eschatos*).

Le Rabbi corrige cette représentation. Celui qui est certain de la vérité en moi, même s'il vient à mourir, il vivra. Le Rabbi dit à Martha ce qu'il dira un peu plus tard à son compagnon crucifié à côté de lui, Luc 23, 43.

C'est la doctrine de Schaoul-Paulus

Philippiens 1, 21 : Car pour moi, vivre [c'est] le Christ et mourir [c'est] un avantage... Qu'est-ce que je choisirai ? Je ne sais pas. Je suis pressé des deux côtés : À moi [est] le désir qui me porte à être dissous [= à être mort] et à être avec le Christ. De beaucoup c'est ce qu'il y a de mieux...

Paul pense donc que, dès qu'il sera mort, il sera avec le Christ. Il n'a pas à attendre la fin des temps.

La mort physique n'est pas le néant.

Le fond de l'affaire a été formulé par saint Paul.

1 Corinthiens 15, 50 : Et voilà ce que je dis, frères : chair et sang (grec *sarx kai aima*, hébreu *basar wa-dam*), le royaume [ou le règne] de Dieu, il ne peut pas l'hériter (le verbe au singulier), et la corruption n'hériterait pas ce qui est incorruptible. Voici un secret

(grec *musterion*, hébreu *sôd*) qu'à vous je dis : tous nous ne nous coucherons pas [pour mourir] mais tous nous serons changés...

L'Univers présent, qui est périssable, le monde de la durée présent n'est pas apte à recevoir ce qui est incorruptible, le règne ou le royaume de Dieu. Nous sommes donc en toute hypothèse contraints à une métamorphose, à une transformation.

Et donc Schaoul-Paul, qui avait été formé dans l'école théologique des *perouschim*, quitte la représentation qui semblait avoir été celle des *perouschim* : la résurrection, c'est une restauration, un rétablissement dans l'existence corporelle. D'où les plaisanteries du groupe théologique des *tzaddou-qim* (Matthieu 22, 24 ; Marc 12, 19 ; Luc 20, 28). Le Rabbi avait déjà corrigé cette représentation que les *tzaddouqim* prêtaient aux *perouschim* (Matthieu 22, 30 ; Marc 12, 25 ; Luc 20, 34).

Au lieu de penser en termes de retour au passé, il faut nous habituer à penser en termes de transformation ou de métamorphose dans l'avenir.

## L'expression : résurrection des corps

L'expression : la résurrection des corps n'existe pas dans les écrits de la Nouvelle Alliance que les Français appellent généralement le Nouveau Testament, pour une raison simple. Cette expression, la résurrection des corps, présuppose qu'il existerait quelque chose d'autre que l'âme et qui subsisterait en attente de la résurrection, lorsque l'âme est partie, à savoir le corps.

Cette représentation est fallacieuse. Lorsque l'âme s'en va, il ne reste pas un corps. Il reste de la matière, des compositions physiques, biologiques, des molécules complexes ou simples, qui se décomposent, et que l'on appelle le cadavre.

Après la mort, il ne reste pas un corps qui attend la résurrection. Il n'y a de corps que les corps animés. Si l'animation, c'est-à-dire l'information, cesse, alors le corps, ou l'organisme, cesse d'être ou d'exister, instantanément.

Paradoxalement, l'expression : la résurrection des corps, repose sur un présupposé qui est un présupposé platonicien, à savoir que le corps (grec *sôma*) peut être ou exister ou subsister sans âme. C'est un présupposé antérieur à Platon et qui remonte aux anciennes communautés orphiques. C'est cette erreur dans l'analyse que l'on retrouve chez Descartes, chez Malebranche et chez tous les cartésiens.

On a superposé, dès les premières générations chrétiennes de langue grecque et de culture grecque, le schéma anthropologique platonicien âme-corps, le système optique, le prisme platonicien, — à l'expression hébraïque : la relevée des morts. On a ainsi, si j'ose dire, dédoublé les morts : les âmes d'une part, les corps de l'autre.

Le verbe hébreu *qoum*, kal parfait *qam*, signifie : se lever, se tenir debout. À la forme hiphil, parfait *heqim*, il signifie : faire se lever, relever, réveiller.

Osée 6, 1 : Allons ! Et retournons vers YHWH ! Car c'est lui qui nous a déchirés et il nous guérira... Il nous fera revivre au bout de deux jours ; au troisième jour il nous relèvera (hébreu *ieqimenou*, grec *anastèsometha*) et nous vivrons devant sa face...

Le verbe hébreu *qoum* est régulièrement traduit en grec par *an-istèmi*, faire se lever. Le verbe grec *an-istèmi* a été traduit en latin par *suscito*, *suscitare*, lever, soulever, faire se dresser ; ou *resuscito*, *resuscitare*, qui a été décalqué dans les traductions françaises par ressusciter, qui est obscur pour les enfants et pour les parents aussi. — Le verbe latin *resurgo*, *resurgere*, se relever, a donné le substantif *resurrectio*, qui a été décalqué en français par *résurrection*, qui est encore plus obscur.

Si l'hébreu n'a même pas de mot pour désigner ce que Platon, Plotin et Descartes appellent *sôma*, le corps envisagé à part de l'âme, c'est tout simplement parce qu'un corps à part de l'âme n'existe pas et ne peut pas exister. Les symboles les plus anciens parlent bien de *sarkos anastasis*, latin *carnis resurrectionem*, mais ici comme Jean 1, 14, le grec *sarx* recouvre l'hébreu *basar* qui ne signifie pas le corps envisagé à part de l'âme, mais l'homme tout entier. *Sarkos anastasis*, c'est donc la relevée de l'homme tout entier.

À partir du moment où l'expression hébraïque : la relevée des morts ou d'entre les morts, est passée à travers le prisme de l'anthropologie platonicienne, on s'est imaginé — certains se sont imaginés — que les corps attendaient, après la séparation d'avec l'âme, une relevée, une résurrection. D'où des discussions épiques entre les disciples d'Origène d'Alexandrie et les disciples de saint Jérôme.

Depuis bientôt vingt siècles, dans les traités de théologie, dans les homélies, dans les sermons, chez les Pères grecs, latins, syriaques, chez les théologiens du Moyen Âge et jusqu'à nos jours, on peut donc discerner plusieurs thèmes qui sont associés et même emmêlés, et qui ne sont pas nécessairement homogènes.

1. La doctrine du Seigneur, Luc 23, 43 : *Amèn* toi je le dis : aujourd'hui avec moi tu seras dans le paradis. — C'est le cœur, le fond de la pensée de l'Église. C'est la doctrine des saints et des docteurs mystiques.
2. La représentation que nous avons lue de la bouche de Martha, Jean 11, 24 : Je sais qu'il se relèvera lors de la relevée [d'entre les morts] dans le jour qui viendra plus tard, dans l'avenir (grec *en te eschatè hèmèra*, hébreu probable *be-aharit ha-iamim*, Genèse 49, 1 ; Nombres 24, 14 ; Deutéronome 4, 30 ; etc.).

C'est cette représentation que le Rabbi corrige, Jean 11, 25 : C'est moi qui suis la relevée [des morts] et la vie. Celui qui est certain de la vérité en moi, même s'il vient à mourir, il vivra. Et tout homme qui vit et qui est certain de la vérité en moi, il ne mourra pas dans la durée indéfinie à venir (grec *eis ton aiôna*, hébreu *le-ôlam*).

3. Cette représentation — que nous supposons être celle des *perouschim* au temps de Martha, et que les *tzaddouqim* ne recevaient pas — est compliquée par le fait qu'elle a été lue, par les Pères et par les théologiens, à travers un système optique qui ne lui était pas destiné ni adapté, le système optique constitué par l'anthropologie platonicienne dont nous avons lu quelques expressions dans le *Phédon*.

Si nous ne nous trompons pas, la représentation des *perouschim* était la suivante : Les morts sont couchés dans les tombeaux. Ils se relèveront dans l'avenir (*be-aharit ha-iamim*). Cela faisait rire les théologiens appartenant au parti des *tzaddouqim*.

Si vous lisez cette représentation à travers le système optique de l'anthropologie de Platon, cela donne : Les âmes s'en vont de leur côté. Restent les corps qui seront relevés à la fin des temps. Les âmes reprendront leurs corps.

Nous avons observé à propos des formules de Platon qu'un corps sans âme, cela n'existe pas, cela ne peut pas exister, cela n'a aucun sens. Tout corps est informé, organisé, et donc animé. Lorsqu'il n'y a plus animation, il n'y a plus de corps, il reste la matière qui avait été informée, et qui ne l'est plus. C'est ce qu'on appelle généralement le cadavre, qui n'est pas un corps.

Et donc l'expression : la résurrection des corps, n'a aucun sens.

On a lu la représentation des *perouschim* à travers le prisme de l'anthropologie de Platon.

4. De nos jours, nombre de prédicateurs, catholiques et protestants, ont amélioré — si je puis dire par antiphrase — la catastrophe précédente, en assurant qu'à la mort, l'âme est annihilée. Et donc la résurrection, dans cette perspective, est une nouvelle création, à la fin des temps ! Ces prédicateurs affirment généralement : Le christianisme ne connaît pas l'immortalité de l'âme. C'est platonicien. Il professe la résurrection des corps !

Les deux propositions sont fausses. Le christianisme professe quelque chose qui ressemble à certains égards à l'immortalité de l'âme, Luc 23, 43 : Aujourd'hui la personne du compagnon crucifié à côté du Rabbi sera avec le Rabbi au paradis.

D'autre part le christianisme ne professe pas résurrection *des corps*, puisque l'expression n'a pas de sens. Il professe que les morts, ceux qui sont morts, vivront des qu'ils seront morts, et sans attendre la fin des temps.

Ces prédicateurs qui se veulent non-platoniciens, en fait ont adopté sans s'en apercevoir le schéma de l'anthropologie platonicienne, c'est-à-dire la dichotomie âme-corps. Ils prêtent aux *perouschim* et au christianisme une anthropologie qui n'est pas la leur.

D'après ce que nous croyons savoir, les *perouschim* se représentaient à peu près les choses de la manière suivante : Les morts sont couchés dans les tombeaux, ils vont se relever. S'il s'agit d'une simple restauration, alors on comprend les ricanements des *tzaddouqim*, qui, d'après ce que nous croyons savoir par des documents qui proviennent de leurs adversaires, les *perouschim*, ne recevaient pas cette représentation.

On observe que Schaoul-Paul a corrigé cette représentation qui était peut-être bien celle de ses maîtres les *perouschim*, puisqu'il professe une transformation, une métamorphose radicale.

Dans les discussions qu'il avait eues avec les docteurs du parti des *tzaddouqim*, le Rabbi avait corrigé déjà cette représentation

Matthieu 22, 30 : Lors de la relevée des morts [ou d'entre les morts, ou dans le nouveau régime de la relevée des morts ou d'entre les morts], ils n'épouseront pas et elles ne seront pas épousées...

Marc 12, 24 : Est-ce que ce n'est pas à cause de cela que vous vous trompez, parce que vous ne connaissez pas les Écritures ni la puissance [créatrice] de Dieu ? Car lorsqu'ils se relèveront d'entre les morts, ils n'épouseront pas et elles ne sont pas épousées...

Luc 20, 34 : Les fils de la durée du monde présent (hébreu évident *benei ha-ôlam ha-zeh*, aucun sens en grec), ils épousent et elles sont épousées. Mais ceux qui seront jugés dignes de prendre part à la durée qui vient (hébreu *ha-ôlam ha-bah*) et à la relevée d'entre les morts, ils n'épouseront pas et elles ne seront pas épousées. Car ils ne

pourront plus mourir, car ils seront comme les messagers [de YHWH] et ils sont fils de Dieu puisqu'ils sont fils de la relevée [d'entre les morts] (hébreu possible *benei ha-teqoumah*).

Pour traiter ou essayer de traiter la question de l'immortalité de l'âme en cette fin du XX<sup>e</sup> siècle, il faut se placer bien entendu dans la perspective nouvelle que nous impose la cosmologie moderne : un Univers en genèse ou en gestation depuis à peu près vingt milliards d'années, dans lequel tout est toujours nouveau. Il n'y a que des nouveautés dans l'histoire de l'Univers et de la nature. Il ne faut donc pas chercher à se représenter ou à s'imaginer ce qui se passera après notre mort. Ce sera tout nouveau. Ce sera une surprise. Lorsqu'on s' imagine, on s' imagine forcément à partir du passé. On cherche à se représenter l'avenir à partir d'images prises dans le passé. C'est là une erreur certaine. L'avenir est inimaginable.

Nous savons que cet Univers-ci, celui qu'étudie l'astrophysique, est condamné. Il s'use et vieillit d'une manière irréparable. La question est de savoir si de la Création il restera quelque chose ou quelqu'un pour l'éternité.

Paul, dans l'une de ses lettres, explique bien qu'en toute hypothèse il ne s'agit pas d'une continuation, d'une simple continuation, mais bien d'une transformation radicale, d'une métamorphose

1 Corinthiens 15, 42 : Ainsi en est-il aussi de la relevée des morts. C'est semé dans la corruption, cela se relève dans l'incorruption; c'est semé dans la honte, cela se relève dans la gloire... Comme nous avons porté la statue de ce qui est terrestre, nous porterons aussi la statue de celui qui vient des cieux [= de Dieu]. Voici ce que je dis, frères : chair et sang (grec *sarx kai aima*, hébreu *basar we-dam*, expression fréquente chez les rabbins de ce temps-là) [= l'homme de chair et de sang] il ne peut pas (le verbe au singulier parce que *basar we-dam* constitue un ensemble) hériter le royaume [ou le règne] de Dieu, et la corruption n'hériter pas l'incorruptible. Voici c'est un secret que je vous dis : Tous, nous ne nous coucherons pas pour mourir, mais tous nous serons changés, transformés... Car il faut que ceci qui est corruptible revête l'incorruptible et que ceci qui est mortel revête l'immortalité...

Dès lors que l'on a bien compris que tout dans notre Univers physique est périssable, fragile et éphémère, ce que nous venons à peine de réaliser

en cette fin du XX<sup>e</sup> siècle, puisqu'il y a peu certains se demandaient encore si le proton est inusable et éternel, — quelques imaginations du passé disparaissaient en fumée, c'est le cas de le dire. Ce que l'auteur inconnu du livre de Daniel au II<sup>e</sup> siècle avant notre ère appelait en araméen la *malkoutah di schemaiia*, le règne de Dieu, ne peut pas être dans cet Univers-ci, tout simplement parce que cet Univers-ci n'a pas la consistance nécessaire pour recevoir le règne éternel de Dieu.

Cet Univers-ci est pensée, — c'est ce qu'avaient deviné les maîtres de l'idéalisme du passé. Il a été pensé, il est pensé, mais il n'est pas pensé pour durer éternellement. Au contraire il a été pensé pour une durée provisoire et finie. La finalité ultime de la Création est au-delà de cet Univers physique. Le ciel et la terre passeront mais l'information créatrice ne passera pas. Ce qui subsistera de l'Univers c'est la pensée créatrice qui l'a constitué et la pensée créée.

Certaines représentations très archaïques de la relevée d'entre les morts se situent dans cette cosmologie archaïque qui s'imaginait que cet Univers physique est inusable. C'est contre cette représentation que Schaoul-Paul tente d'expliquer (1 Corinthiens 15, 35) qu'en réalité il s'agit non pas d'une restauration mais d'une métamorphose.

La cosmologie et l'anthropologie ont évidemment un lien réciproque. Elles sont appariées l'une à l'autre. À telle cosmologie correspond telle anthropologie. À la cosmologie platonicienne, correspond l'anthropologie platonicienne. À la cosmologie hébraïque, correspond l'anthropologie hébraïque.

L'athéisme contemporain, chez les scientifiques du moins, repose généralement sur l'antique philosophie des atomistes grecs du V<sup>e</sup> siècle avant notre ère. L'inconvénient, c'est que les philosophes grecs du V<sup>e</sup> siècle avant notre ère s'accordaient une quantité infinie de matière, dont nous ne disposons plus ; — un temps infini dans le passé, pour faire jouer le calcul des chances, dont nous ne disposons plus ; — une théorie des atomes incréés, éternels dans le passé, inusables et impérissables dans l'avenir, qui est aujourd'hui impossible.

Les sciences d'aujourd'hui, l'astrophysique, la physique, la chimie, la biologie, n'ont pas l'athéisme qu'elles méritent. Il faudrait élaborer une théorie selon laquelle l'être, la totalité de l'être sort seule du néant ; selon laquelle l'Univers qui fut lumière et rayonnement au commencement s'est composé tout seul, s'est donné à lui-même l'information qu'il n'avait pas, et

a produit tout seul les êtres vivants, les êtres pensants et les Prix Nobel de physique et de médecine. Tant qu'à faire, on pourrait aussi bien ajouter qu'il saura tout seul produire des êtres immortels, à la fin de son parcours. S'il a été capable tout seul de se donner l'être qu'il n'avait pas, la vie et la pensée qu'il n'avait pas, pourquoi donc le priver du pouvoir de donner l'immortalité aux êtres pensants qu'il a su produire tout seul ?

L'ennui pour cette théorie c'est qu'aucun être, quel qu'il soit, ne peut se donner à lui-même l'être s'il ne le possède pas déjà, et s'il le possède c'est trop tard pour se le donner. L'expression *causa sui* utilisée par Descartes et Spinoza n'a aucun sens pour quelque être que ce soit. C'est ce qu'avait déjà vu, il y a longtemps, saint Augustin {*de Trinitate*, 1,1, 1) : *Nulla omnino res est quae se ipsam gignat ut sit.*

Quant à l'athéisme des littéraires il est purement verbal. Il n'y a donc rien à examiner.

Ceux qui pensent ou du moins enseignent que la mort est égale au néant, à l'annihilation, n'en savent rien, bien évidemment. C'est donc une pure pétition de principe. Si la mort est égale à l'annihilation de la personne, alors la proposition est invérifiable, puisqu'il n'y aura plus personne pour la vérifier.

Et donc, selon le système de l'empirisme logique, ou Cercle de Vienne, la proposition : la mort est l'annihilation de la personne, est dépourvue de sens, puisqu'elle est invérifiable.

Si la proposition est fausse, c'est-à-dire si la personne n'est pas annihilée à la mort, alors la proposition inverse sera vérifiable, ou elle est déjà vérifiée, par ceux qui sont déjà morts, par exemple Karl Marx, Sigmund Freud, Jean-Paul Sartre, etc.

Si donc la proposition : la mort égale le néant, est vraie, elle est invérifiable, et elle est donc dépourvue de signification.

Si elle est fausse, alors sa fausseté a été, elle est et elle sera vérifiable par ceux qui sont déjà morts ou qui vont mourir, c'est-à-dire par tout le monde.

La proposition : la mort est égale au néant, n'est vérifiable que si elle est fausse. Elle n'a de sens que si elle est fausse. Seule la proposition contraire : la mort n'est pas égale au néant, est vérifiable. Seule elle a un sens.

Selon le monothéisme hébreu, nous sommes dans un système provisoire et éphémère, l'Univers physique, et donc, si nous avons une espérance pour l'avenir, elle n'est pas, elle ne peut pas être dans cet Univers physique-ci, *be ôlam ha-zeh* comme disaient les rabbins du I<sup>er</sup> siècle.

Selon le paganisme antique, nous sommes dans un système définitif, éternel, impérissable, incréé. Pour que nous puissions avoir une espérance d'immortalité il faut que nous soyons nous-mêmes, par une partie de nous-mêmes, incréés ; il faut que notre âme soit incréée parce que divine à l'origine. C'est le thème qui se développe en Grèce à partir du VII<sup>e</sup> siècle avant notre ère dans les communautés orphiques et pythagoriciennes, thème repris par Platon et les platoniciens.

On voit la différence entre les deux points de vue.

Selon le christianisme, l'immortalité n'est pas un retour en arrière, un retour aux origines comme c'est le cas dans la tradition orphique et platonicienne. Ce n'est pas non plus une continuation comme c'est le cas dans quelques formes de spiritisme. C'est une nouvelle naissance et une métamorphose.

L'ontologie, la cosmologie et la théorie de l'âme sont évidemment liées.

Tout le système, à savoir l'Univers entier, depuis les origines et même avant les origines, a été construit pour, en vue d'une métamorphose qui seule permet de réaliser la finalité ultime de l'Univers, à savoir l'union sans mélange et sans confusion de l'Homme nouveau créé à Dieu unique incréé. Il n'a donc jamais été question un seul instant d'une immortalité physique dans un Univers physique qui lui-même est périssable, éphémère et fragile. Il n'a jamais été question dans la tradition hébraïque d'une installation définitive dans cet Univers physique-ci, dans la durée de ce monde-ci (hébreu *be ôlam ha-zeh*). L'idée que la mort physique serait un accident ou une punition, un châtement, dans le monde de la durée présente, est une imagination tardive. Le chapitre 3 de la Genèse ne dit pas cela. Genèse 3 dit dans son propre langage — l'hébreu du X<sup>e</sup> ou IX<sup>e</sup> siècle avant notre ère — que l'Homme (hébreu *ha-adam*), l'espèce humaine, ou le groupe zoologique humain, a franchi le seuil de la connaissance réfléchie et qua cause de cela il entre réfléchie... dans une zone de haut risque, risque de mort, ce que nous voyons en effet assez bien en cette fin du XX<sup>e</sup> siècle, puisque l'espèce humaine est en train de se détruire elle-même sous nos yeux, de diverses manières, que chacun connaît.

L'idée que nous aurions pu nous installer ici, dans cet Univers physique périssable, pour l'éternité, est une idée païenne qui présuppose que l'Univers physique est impérissable, ce qui est faux, nous le savons maintenant au XX<sup>e</sup> siècle. L'idée que la mort est un accident repose sur cette cosmologie archaïque et erronée, cosmologie fixiste.

L'essence du paganisme est de supposer que l'Univers n'a pas de causalité première intelligente ni par conséquent de finalité intelligible. Et donc on s'accroche, on se cramponne à l'état présent des choses sans se demander d'ailleurs comment comprendre l'existence de cet état de choses.

Le monothéisme hébreu est un système finalisé, intelligible, à partir d'une cause première intelligente et dirigé vers une finalité ultime intelligible. C'est donc un rationalisme intégral. On voit bien en lisant les textes anciens de la tradition hébraïque que la mort physique ou empirique n'a jamais été considérée comme une catastrophe ou une calamité. Les pères du peuple hébreu, Abraham, Isaac et Jacob, meurent rassasiés de jours et ne semblent pas avoir le sentiment d'aller au néant. Ils ne meurent pas désespérés comme nos philosophes modernes régnants pour qui la mort est évidemment identique au néant.

La difficulté pour nous c'est que nous sommes dans un processus génétique qui est en cours et qui est inachevé, en sorte que nous n'apercevons que d'une manière indistincte la finalité ultime de la Création, qui donne la raison d'être, la clef, des origines. C'est la connaissance de la finalité ultime de la Création qui permet seule de comprendre les origines de la Création, c'est-à-dire la cause de la Création, la raison d'être.

Dès que les êtres vivants apparaissent, il y a trois ou quatre milliards d'années, ce que nous appelons la mort apparaît aussi. Les systèmes biologiques organisés, informés, peuvent cesser d'être informés. C'est ce que dans notre langage rustique nous appelons la mort. Lorsqu'un être vivant quelconque meurt, le *x* ou *y* ou *z* que nous appelons le psychisme et qui est le principe informant, disparaît du champ de notre expérience. Il reste la matière qui avait été informée, et qui ne l'est plus. Elle se décompose. Les organes, les tissus, les molécules elles-mêmes se décomposent, parce qu'elles ne sont plus composées. C'est ce qu'on appelle le cadavre.

Il ne faut surtout pas confondre le cadavre avec le corps. Le corps est corps organisé, donc informé, donc vivant, donc animé. Le cadavre est la matière du corps qui avait été informée et qui ne l'est plus.

L'âme (ou le psychisme) ne s'était pas unie au corps. Elle le constitue en informant une multitude d'atomes, que dans notre langage rustique nous appelons la matière du corps.

La mort n'est donc pas un accident dans l'histoire naturelle, comme se le sont imaginé nombre de théologiens, avec saint Augustin.

D'ailleurs dans l'histoire de l'Univers et de la nature nous constatons que tout ce qui est composé, depuis les atomes et les molécules, est susceptible de se décomposer. Il existe même une tendance naturelle de tous les systèmes physiques, chimiques, biochimiques et biologiques à se décomposer. Tous les systèmes physiques dans l'Univers sont fragiles et périssables.

Ce que dans notre langage rustique nous appelons la mort est donc une loi du réel physique.

La question est de savoir si, au terme de l'histoire naturelle, quelque être est appelé, invité, à l'immortalité, s'il en est capable et à quelles conditions. La question est donc de savoir si la finalité de l'Univers, c'est la mort, ou la vie. La question est de savoir si la mort est égale au néant, ou non.

Dans cet Univers en régime de genèse et de corruption constante, dans cet Univers où tout est en train de se faire, de se former, et de se défaire, où les étoiles naissent et meurent comme les fleurs des champs, où les atomes et les molécules sont composés et se décomposent, où même le noyau de l'atome n'est pas impérissable, existe-t-il une espérance d'éternité pour celui qui vient d'apparaître ce matin à l'aube ?

Les anciens métaphysiciens grecs s'imaginaient que l'Univers est un système éternel dans le passé et éternel dans l'avenir, incréé et inusable, échappant à la genèse et à la corruption, cyclique. Nous sommes dans un système, l'Univers, qui a commencé peut-être il y a environ vingt milliards d'années. Ce système physique est depuis en régime de composition constante, continuée : la croissance de l'information. Tout ce qui a été composé, les atomes, les molécules, les macromolécules, les molécules géantes qui portent *des* messages génétiques, les systèmes biologiques, depuis les protozoaires monocellulaires jusqu'à l'homme, se décomposent spontanément, d'eux-mêmes : le second Principe de la Thermodynamique, Principe de Carnot-Clausius. La mort n'est donc pas un accident dans l'histoire de l'Univers, encore moins une punition. Nous savons maintenant, fin du XX<sup>e</sup> siècle, que tout dans l'Univers physique s'use et vieillit d'une

manière irréversible. Notre système solaire a environ cinq milliards d'années. Notre soleil s'use d'une manière irréversible en transformant son hydrogène en hélium. Bientôt, dans quelques milliards d'années, il sera une étoile morte, une naine blanche. Bien avant, la vie sera impossible dans notre système solaire. La question ouverte est donc de savoir si quelque chose, ou quelqu'un, va subsister de cet Univers périssable et fragile, qui est comme un gaz de galaxies, une nuée, une vapeur qui se dissipe ; *habal habalim amar qôhelet habal abalim ha-kôl habel*, fumée des fumées, vapeur des vapeurs, a dit Qôhelet, fumée des fumées, le tout, l'Univers, est fumée, ou vapeur...

Dans l'histoire de l'Univers et de la nature, nous le savons maintenant en fin du XX<sup>e</sup> siècle, tout est information. Toute création dans l'histoire de l'Univers et de la nature s'effectue ou se réalise par communication d'information. Dans l'Univers et dans la nature il n'y a que de l'information et de la lumière. Et la lumière elle-même est information. Nous assistons à des compositions à partir de la lumière, les atomes, les molécules, les macromolécules, etc., et à des décompositions.

Ce qui est substance, c'est la forme. Le premier être vivant est une forme qui subsiste alors que la matière intégrée est constamment renouvelée. Cela est vrai pour tous les êtres vivants. Il faut donc se demander à partir de quel moment un être vivant, qui est substance, est en mesure d'accéder à la vie éternelle à laquelle il est destiné.

Ce que nous appelons matière, depuis des siècles, depuis Platon et Aristote au moins, nous savons maintenant que ce sont des compositions. Les atomes sont des compositions, et les molécules sont des compositions d'atomes. Un être vivant est une forme qui subsiste tout en renouvelant constamment ces compositions. Cela prouve qu'il est relativement indépendant par rapport à ces compositions, puisqu'il peut subsister plusieurs dizaines d'années en changeant constamment ses propres compositions moléculaires, en changeant constamment toute la matière qu'il intègre. Il n'y a donc pas d'objection *a priori* à ce qu'il subsiste dès lors qu'il cesse d'intégrer de la matière et de la renouveler.

Selon la doctrine chrétienne, l'immortalité de l'âme, la capacité métaphysique à être immortelle, à recevoir l'immortalité, est une condition nécessaire, mais non suffisante, puisque l'être créé appelé, invité, à la vie éternelle, est tenu d'effectuer une nouvelle naissance, que Paul appelle une métamorphose.

La capacité métaphysique de l'âme, substance spirituelle simple et donc indécomposable, à recevoir la vie éternelle à venir, est à la portée de l'analyse philosophique. C'est ce qu'a fait Saint Thomas d'Aquin avec d'autres.

La participation à la vie éternelle à venir implique et requiert une nouvelle naissance, une métamorphose. Il faut donc tenir compte du fait de la Révélation, du fait objectif constitué par l'union de l'Homme nouveau à Dieu unique et incréé.

Un argument qui n'est pas une démonstration à proprement parler, mais qui a cependant du poids, se découvre à nous plus clairement en cette fin du XX<sup>e</sup> siècle. Nous connaissons aujourd'hui l'histoire de l'Univers et de la nature sur une durée d'environ vingt milliards d'années. Nous assistons à la composition de la matière ; à la composition des molécules géantes ; à la composition au cours du temps des messages génétiques écrits avec ces molécules géantes et toujours nouveaux, messages qui commandent à la formation de systèmes biologiques nouveaux, de groupes zoologiques nouveaux, d'espèces nouvelles. La formation du cerveau commence il y a quelques centaines de millions d'années. Le cerveau de *l'homo sapiens sapiens* est tout récent par rapport aux durées cosmologiques : l'âge de *l'homo sapiens sapiens*, à savoir 100 000 ans, plus ou moins.

L'argument est le suivant. Tout ce travail cosmique, physique, chimique, biologique, pour parvenir au cerveau de *l'homo sapiens sapiens* capable de pensée consciente et réfléchie, peut-on supposer qu'il débouche finalement sur le néant, sur l'annihilation ? Cela semble peu vraisemblable si l'on a étudié suffisamment l'histoire de l'Univers et de la nature. Quelques philosophes n'hésiteront pas à s'écrier : Et pourquoi pas ? L'Univers n'est-il pas absurde ? Mais c'est que précisément ils n'ont pas étudié l'histoire de l'Univers et de la nature. On n'a jamais rien trouvé d'absurde dans l'Univers et dans la nature. On découvre tous les jours au contraire que tout est intelligible dans l'Univers et dans la nature ; tout a une raison d'être.

Aristote disait que la nature ne fait rien en vain. Du point de vue du monothéisme, on dirait plus volontiers : Dieu le créateur ne fait rien en vain. Il ne crée pas un Univers physique, il ne compose pas des structures matérielles, des atomes, des molécules, pendant plusieurs milliards d'années ; il ne compose pas des messages génétiques originaux depuis environ trois ou quatre milliards d'années, pour aboutir finalement au cerveau de *l'homo*

*sapiens sapiens* capable de pensée réfléchie, et le précipiter finalement dans le non-être.

Ce serait absurde et l'histoire de la Création jusqu'à présent ne se présente pas du tout comme absurde.

Ce n'est cependant pas une démonstration de l'immortalité de l'âme à proprement parler, parce que la question reste toujours ouverte de savoir si le Créateur unique et incréé va continuer à donner l'être, à communiquer *l'esse, l'actus essendi*, à l'âme humaine créée.

On répondra aussitôt : Il serait absurde qu'il ne continue pas à donner l'être à l'âme humaine créée.

Mais il reste que cette création est libre. Elle n'est donc pas nécessaire. Comment pouvons-nous donc faire entrer cette supposition dans une démonstration ?

Plus grave est l'observation suivante. Selon la doctrine chrétienne — comme nous allons le rappeler dans notre prochaine étude —, en réalité la vie éternelle est la participation à la vie même de Dieu l'unique incréé. Cette participation est soumise à *des* conditions qui sont des conditions ontologiques. On n'entre pas dans la vie *éternelle* n'importe comment et quoi qu'on fasse. Ce n'est pas automatique ni mécanique. Nous ne sommes pas sur un tapis roulant tel que, quoi que nous fassions, nous arriverons à bon port. Le Maître *des Évangiles* dit exactement le contraire. Et dans ces conditions, comment faire pour tenter une démonstration de l'immortalité de l'âme ?

Le métaphysicien peut établir que l'âme humaine est capable de l'immortalité, *capax Dei*, capable par nature ou par création de recevoir par grâce le don de la vie éternelle. Mais peut-il établir avec certitude qu'il recevra ce don ?

L'avenir appartient au Créateur unique et incréé ; il ne nous appartient pas. Nous ne pouvons pas déduire d'une manière nécessaire l'avenir du passé, parce que l'avenir n'est pas contenu dans le passé. L'avenir sera créé, et il sera créé nouveau. L'avenir ne peut pas se déduire d'une manière nécessaire du passé ni du présent. Telle est la difficulté.

En somme, l'argument le plus puissant dont nous disposons, c'est la découverte que nous sommes créés. Si nous sommes créés, alors nous pouvons espérer que le Créateur nous donnera l'être et nous pouvons conjecturer qu'il ne nous a pas créés pour le néant.

Si nous étions l'œuvre du hasard et de la nécessité, nous serions sans espérance.

La question de l'immortalité de l'âme, si on veut la traiter du point de vue du monothéisme hébreu, doit être envisagée évidemment en tenant compte de la cosmologie et de l'anthropologie hébraïques. L'Univers physique existe réellement, objectivement, et bien avant l'apparition de l'Homme. La cosmologie hébraïque est donc aux antipodes de l'idéalisme. Mais l'Univers physique est un système provisoire, éphémère, fragile et qui s'use. La cosmologie hébraïque est donc aussi aux antipodes du matérialisme. C'est la raison pour laquelle les maîtres de l'idéalisme et les maîtres du matérialisme, enfin réconciliés sur ce point au moins, ont toujours exprimé leur horreur de la cosmologie hébraïque.

Si l'Univers physique est un système éphémère, fragile et provisoire, alors l'immortalité de l'âme ne peut pas se trouver ou se réaliser dans la durée du monde présent, comme disaient nos maîtres *les rabbins* du I<sup>er</sup> siècle : *be ôlam ha-zeh*.

Si l'Univers a une cause première intelligente et libre, s'il a une finalité intelligible et désirable, alors il est pour nous une espérance d'immortalité.

Si l'Univers physique n'a pas de cause première, s'il est sorti tout seul du néant absolu, ce qui est incompréhensible ; — s'il s'est développé tout seul, s'il s'est composé tout seul, comme une belle symphonie qu'il est ; — s'il est devenu tout seul ce qu'il n'était pas ; — s'il s'est donné à lui-même ce qu'il ne possédait pas à l'origine, à savoir la vie et la pensée ; — si tout cela s'est fait par hasard et sans intention, comme le pensent nombre de savants aujourd'hui, — alors l'espérance d'immortalité est réduite.

Si l'Univers a une cause intelligente, alors toute notre espérance est en elle. Il ne faut surtout pas essayer de s'imaginer ou de se représenter la suite, parce que nous le savons par les vingt milliards d'années de la création passée : le compositeur crée constamment du nouveau, et de l'imprévisible.

Isaïe 65, 17 : Car me voici, je suis en train de créer des deux nouveaux et une terre nouvelle. Et on ne se souviendra plus des premières et elles ne monteront plus au cœur [= à l'intelligence].

Isaïe 66, 22 : Car comme les deux nouveaux et la terre nouvelle que moi je suis en train de faire, tiennent debout devant ma face, oracle de YHWH, ainsi elle tiendra debout votre semence et votre nom...

Lorsque nous nous représentons quelque chose, lorsque nous imaginons quelque chose, nous empruntons au passé ou au présent des éléments qui nous permettent de composer cette représentation ou cette imagination.

En ce qui concerne notre avenir, n'essayons pas, car notre avenir sera créé nouveau. C'est ce que Paul tente d'expliquer aux Corinthiens dans la première lettre qui nous est restée (1 Corinthiens 15, 35). Il y aura métamorphose et donc création nouvelle. Il ne s'agit donc pas d'une simple continuation.

Si l'on pense qu'il n'y a jamais eu de Création, ce qui est le cas de l'athéisme d'hier et d'aujourd'hui, alors on est certain aussi qu'il n'y aura pas demain de Création continuée pour nous. La théorie chrétienne de l'immortalité est fondée sur la théorie hébraïque de la Création. S'il n'y a pas de Création, il n'y a pas d'immortalité, il n'y a pas d'espérance.

Un problème s'impose à nous en cette fin du XX<sup>e</sup> siècle que nos Anciens n'avaient pas l'honneur ni l'avantage de pouvoir examiner de près. Nous connaissons maintenant approximativement le processus de l'anthropogenèse, commencée il y a quelques millions d'années. Nous connaissons approximativement les étapes de ce processus. La question est de savoir à partir de quel moment, dans ce processus historique, un être apparaît qui est capable d'entrer dans l'économie de la nouvelle création, qui est la Création définitive, c'est-à-dire *capax Dei*. Les anciens théologiens utilisaient cette expression pour désigner un être qui est capable par création, et donc par nature, nature créée, de recevoir par grâce le don de la participation à la vie de l'Unique incréé, ce qui est le but de toute la Création.

À partir de quel moment, dans l'histoire de l'anthropogenèse, un être, un animal créé, est-il divinisable, selon l'expression de Grégoire de Nazianze, *zoon theoumenon* ?

Selon saint Paul, l'homme est un animal appelé, invité, à une transformation, qu'il appelle une métamorphose (Romains 12, 2 ; 2 Corinthiens 3, 18). Celui que saint Paul appelle le vieil homme (Romains 6, 6 ; Éphésiens 4, 22 ; Colossiens 3, 9) ou encore l'homme animal (*psuchikos anthrôpos*, 1 Corinthiens 2, 14 ; 15, 44), c'est le même ; c'est celui que nos amis paléontologistes appellent *homo sapiens sapiens*. Cet *homo sapiens sapiens*, selon saint Paul (1 Corinthiens 2, 14), ne reçoit pas, il est incapable

de recevoir les choses de l'esprit de Dieu. Ce sont des absurdités à ses yeux et il ne peut pas les connaître parce que c'est spirituellement, par le Saint Esprit, que l'on en juge.

Ce que Paul appelle l'homme charnel *{sarkinos}*, 1 Corinthiens 3, 1 ; 3, 3) c'est la même chose, c'est le même être que celui qu'il appelle par ailleurs le vieil homme *{ho palaios anthrôpos}*, le paléo-anthropien, Romains 6, 6 ; Éphésiens 4, 22 ; Colossiens 3, 9).

En somme nos amis paléontologistes s'occupent des *paléo-anthropiens*, puisque, à ma connaissance du moins, ils n'ont pas encore commencé à étudier saint Irénée de Lyon, saint Grégoire de Nazianze, saint Jean de la Croix, tous les saints et toutes les saintes, qui sont, dans la pensée de Paul, l'Homme nouveau, c'est-à-dire l'Homme véritable.

La question se pose donc en ces termes : À partir de quel moment, dans l'histoire de l'anthropogenèse, un être est-il capable d'effectuer cette métamorphose, cette nouvelle naissance, qui fera de lui, le paléo-anthropien, un Homme véritable, une nouvelle création (grec *kaine ktisis*, 2 Corinthiens 5, 17; Galates 6, 15), l'Homme nouveau, (*kainos anthrôpos*, Éphésiens 2, 15 ; 4, 24) ?

Une réponse qui a une apparence de sagesse : À partir du moment où dans l'histoire naturelle un être est capable d'assimiler l'Information créatrice nouvelle qui est communiquée par le Créateur unique et incréé ; à partir du moment où le développement neurophysiologique de cet être le rend capable d'entendre ce qu'on lui dit, de comprendre le message, d'assimiler et d'intégrer ce message, afin de s'en nourrir.

Jean 6, 51 : C'est moi qui suis le pain vivant qui est descendu des cieux [= de Dieu]. Si quelqu'un mange de ce pain il vivra pour [ou dans] la durée éternelle à venir (grec *eis ton aiôna*, hébreu *le-ôlam*)...

Jean 6, 53 : *Amen amen* je le dis à vous : Si vous ne mangez pas la chair du Fils de l'Homme et si vous ne buvez pas son sang, elle n'est pas à vous, en vous, la vie. Celui qui dévore ma chair et qui boit mon sang, à lui la vie de la durée éternelle à venir, et je le relèverai dans le jour qui viendra dans l'après des jours, dans l'avenir (grec *tè eschatè hèmèra*, hébreu probable *be-aharit ha-iamim*). Car ma chair est nourriture de vérité, et mon sang est boisson de vérité. Celui qui dévore ma chair et qui boit mon sang, c'est en moi qu'il demeure, et moi [je demeure] en lui...

Celui qui s'appelle lui-même le Fils de l'Homme (hébreu *ben adam*), c'est lui qui communique à l'humanité l'Information créatrice nouvelle qui a pour raison d'être, pour finalité, de créer l'Humanité nouvelle, qui est l'Humanité véritable visée par le Créateur unique et incréé avant la création de l'Univers, *primum in intentione, ultimum in executione*.

Il faut nous habituer à penser dans cette perspective génétique, historique, d'une Création qui se fait par étapes. C'est celle de l'Écriture sainte et tout particulièrement de saint Paul. C'est celle que nous découvrons aujourd'hui, en fin du XX<sup>e</sup> siècle, l'histoire de l'Univers et de la nature. C'est elle, et elle seule, qui permet de comprendre la place, la raison d'être, la fonction du Peuple hébreu dans l'histoire de la Création, porteur d'Information créatrice, et la fonction de celui qui a reçu l'onction royale, sacerdotale et prophétique, au terme de cette histoire.

Il convient de mentionner encore deux textes de Paul à propos de notre problème de l'immortalité.

Actes 17, 27 : Il a fait d'un seul sang toute l'espèce humaine sur toute la face de la Terre... pour qu'ils recherchent Dieu et qu'ils le trouvent, et il n'est pas loin de chacun d'entre nous, car en lui nous vivons et nous nous mouvons et nous sommes, comme l'ont dit aussi certains des poètes de chez vous...

C'est la doctrine de l'immanence de l'Univers entier en Dieu que professe toute la tradition monothéiste, depuis les origines jusqu'aux grands métaphysiciens et théologiens scolastiques, comme par exemple saint Thomas d'Aquin, — et de l'immanence de Dieu en tous les êtres, comme l'enseigne aussi saint Thomas d'Aquin, ainsi que Thérèse d'Avila, — immanence qui est tout juste le contraire du panthéisme, comme nous l'avons observé dans des études antérieures : pour qu'il y ait immanence, il faut qu'il y ait distinction ontologique préalable, et distinction entre le créé et l'Unique incréé.

Un deuxième texte de Paul est important pour notre propos.

2 Corinthiens 4, 16 : Car si notre homme extérieur se corrompt, mais notre [homme] intérieur se renouvelle de jour en jour...

Notre homme extérieur se corrompt d'une manière continue, comme tout dans l'Univers et la nature : le second principe de la thermodynamique.

Notre homme intérieur est créé nouveau de jour en jour : la création de l'Homme nouveau se continue en nous. C'est la croissance de l'information qui se vérifie aussi dans toute l'histoire de l'Univers et de la nature.

Ce sont les deux processus qu'Henri Bergson avait retrouvés dès *L'Évolution créatrice* en 1907.

La création en nous de l'Homme nouveau se fait de l'intérieur, par communication d'information créatrice. C'est probablement de l'intérieur et par communication d'information génétique que s'est effectuée la création des groupes zoologiques nouveaux lors de l'histoire naturelle des espèces. Mais dans le nouveau régime où nous sommes maintenant, l'information créatrice est communiquée à la pensée, à la liberté, à l'intelligence.